



CAHIERS METANOÏA N°48

48

1986

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44

Association déclarée, loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12-86

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 12-86

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

ÉDITORIAL <i>LA VISION</i>	p. 3
ÉVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 59</i>	p.10
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	p.13
RECHERCHES <i>JE NE SAIS PAS, JE SUIS (2)</i>	p.15
BIBLIOGRAPHIE <i>NISARGADATTA «NI CECI NI CELA» L'ÉVANGILE DE THOMAS : UN EXEMPLE DE RÉCUPÉRATION A PROPOS DU LIVRE DU PÈRE LELOUP STEPHEN JOURDAIN : ÉVEIL ET LA FLÈCHE DE TALC</i>	p.21 p.26 p.34 p.36
POÉSIES	p.37

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étagère. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.
— Cahiers 1984	150,00 F.
— Cahiers 1985	150,00 F.
— Cahiers 1986	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

ÉDITORIAL

LA VISION

Regardez vers celui qui est vivant
tant que vous vivez... (log 59)

Je vous donnerai ce que
l'œil n'a pas vu... (log 17)

La vision est liée à la manifestation. L'Absolu se révèle à lui-même dans sa création. Mais comme il n'y a rien en dehors de l'Absolu, le monde phénoménal n'a aucune réalité autre que la réalité de l'Absolu. Seule l'ignorance lui attribue une existence séparée. Tel est, à travers les âges et sous des cieux divers, l'enseignement constant des maîtres de la non-dualité. Cependant cela n'empêche pas les clefs de la gnose ou les approches d'être diverses.

Lorsque Jésus nous invite à interroger l'enfant de sept jours sur le lieu de la vie, il met l'accent sur l'Inconnaissance qui est l'état ultime de l'Absolu. Comme le tout petit, l'Absolu est inconscient de ses dons, mais comme lui il est «en quête» d'objets où il trouve à s'investir.

LE MIROIR

N'ayons pas peur du langage anthropomorphique pour tenter de clarifier la vision. C'est parce qu'il a le sens du réel que le gnostique prend conscience, grâce au corps, (log 29) de son ultime réalité. Ce corps, délié du mental, n'est pas une entité séparée, mais il est l'occasion de la prise de conscience du JE absolu, lequel peut être désigné de noms divers, mais le langage ne peut le cerner ; il peut tout au plus suggérer, laisser pressentir : «C'est un mouvement et un repos» (log 50-18). Le repos est justement l'état ultime que j'appelle Inconnaissance. Pour devenir Connaissance, ou Reconnaissance, il faut que, au cours du déploiement qui lui est naturel, le JE absolu rencontre le miroir qui lui renvoie son image, non pas un miroir au

hasard parmi les myriades de miroirs que comporte la manifestation, mais celui précisément qui est le plus gratifiant, celui qui permet l'éclosion de la Conscience et donc la Reconnaissance. Et ce miroir privilégié est celui du corps humain libéré du mental — Je sais que la caractéristique du mental est justement de s'approprier indûment la Conscience et de la faire servir à son affirmation personnelle — C'est ce corps qui est le miroir du JE absolu, autrement dit, il est l'occasion pour l'esprit de prendre conscience de lui-même, d'où son éminente dignité qui, reconnue, me permet d'éviter le piège de l'angélisme et celui de «l'incarnationisme».

Un autre danger à éviter est celui du narcissisme. Le corps n'a de réalité que celle de l'Absolu. Si donc je lui attribue une existence à part, et que, de plus, je m'attarde à le contempler, je fige en matérialisant ce qui est lumière par essence :

Jésus a dit :
Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez du bois, je suis là ;
levez la pierre,
vous me trouverez là. (log 77)

INCONNAISSANCE — CONNAISSANCE

La Connaissance issue de l'Inconnaissance s'y ressource. L'une le sait, l'autre l'ignore. Le mental voit des opérations successives là où le mouvement et le repos sont liés. L'un et l'autre sont permanents et éternels. Le JE absolu est constamment Inconnaissance dans le repos et constamment Connaissance dans le mouvement. Pour tenter d'être moins abstrait, je dirai, par rapport à la vision, qu'il y a toujours assez de miroirs sur la planète, autrement dit, de regards transparents pour que la Reconnaissance soit permanente vingt quatre heures sur vingt quatre. Si tel n'était pas le cas, la pénurie, voire l'absence de possibilité de contemplation se traduirait par des destructions à l'échelle du cosmos et même par la désintégration de la planète.

Le gnani, qui n'a pas encore quitté son corps, vit l'Inconnaissance continue et la Reconnaissance discontinue. En d'autres termes, il est établi dans l'Inconnaissance, alors que, dans ce corps et grâce à lui, il se reconnaît par intermittence seulement, n'éprouvant pas constamment la Présence, ainsi pendant le sommeil et souvent au cours de la journée. Cependant d'autres miroirs assurent en permanence le relais afin que la contemplation soit perpétuelle. C'est la «contemplatio perennis» dont la «laus parennis» qui se pratiquait autrefois dans certains monastères, peut nous donner une image. Cette intermittence liée à ma condition terrestre, le mental l'interprète comme un manque, une lacune, et il propose ses services pour «améliorer»

la situation, comme s'il pouvait faire autre chose que de se désister et accepter ce qui est. Il est donc bon qu'il sache à quoi s'en tenir.

Le JE absolu voit ainsi sa nature originelle dans et par ce regard intérieur, il la voit aussi dans et par d'autres regards. Il les repère et s'y reconnaît en permanence, n'éprouvant pas la solitude qui est le propre du gnostique dont la vision est liée à ce corps, solitude correspondant à la rareté des regards et donc aux chances très limitées de rencontre à ce niveau de regards «jumeaux». Il est vrai que les moyens modernes de communication augmentent ses chances. Une certaine tradition soufie, dont parle Henri Corbin dans son ouvrage «En Islam iranien, (T. III, p. 34, coll. Bibl. des Idées, Gallimard) révèle qu'il y a toujours en permanence trois cent soixante êtres humains qui sont les points de mire du Regard divin et en même temps représentent les yeux par lesquels l'Absolu se contemple.

Bien que le mental n'ait pas à se faire comptable, je remarque que Jésus de son côté donne des chiffres relatifs à l'élection : «Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix mille et, debout, ils seront Un» (log 23). Le résultat final donne : $2 : (1\ 000 \times 10\ 000) = 1 : 5000000$, soit un sur cinq millions. Etant donné la population du globe à l'époque où ces estimations ont été données, il semble que les approximations correspondent. Aujourd'hui, certains grands Maîtres de l'Adwaïta Védanta ou du Tch'an indiquent un pourcentage encore moindre ; seulement un sur dix millions arriverait à l'éveil ; ce qui tendrait à établir que le nombre des éveillés est constant même si la population du globe augmente. Le mental est évidemment en déroute devant ces estimations. Il doit savoir qu'il n'est pas habilité à choisir ni à porter un jugement sur ce choix. Simplement, s'il veut que le choix soit opérant en ce qui le concerne, il doit consentir à s'effacer, à mourir. Or qui accepte ici-maintenant de mourir ?

Quel que soit leur nombre, les éveillés sont tous le même, chacun étant l'Un. Mais tout se passe dans le jeu divin comme si la variété des regards était gratifiante pour l'Absolu, leur nombre permettant une contemplation ininterrompue. Il reste que, même si les éveillés sont en permanence plusieurs centaines, ils ont, suivant le calcul des probabilités, peu de chance de se rencontrer et de fraterniser entre eux, bien que, à leur niveau, la communion à distance puisse être aisée — et la télépathie est là pour le confirmer — Cependant, rien ne remplace les contacts entre gnostiques ; ils se comprennent sans nécessairement parler la même langue, tandis que leurs propos, lorsqu'ils parviennent à l'oreille du profane, passent pour impies et sacrilèges.

«... ET SON IMAGE SERA CACHÉE PAR SA LUMIÈRE»

Néanmoins, si le regard ne manque pas d'attirer le regard lorsqu'il reflète l'Absolu, et s'il constitue pour le gnostique un moyen privilégié de se reconnaître à son tour dans la réalité ultime, il peut aussi

s'enliser dans «l'idolâtrie». En effet, au lieu de percevoir chez l'autre l'image du JE absolu, il risque de se polariser sur la forme humaine en la matérialisant et de se détourner ainsi de la contemplation de l'Unique. Combien de dévots et de mystiques demeurent des sujets admiratifs d'une image extérieure qu'ils ont placées sur un piédestal pour mieux l'adorer !

Le JE absolu, qui est lumière incolore, crée son image le temps de se reconnaître et de se «savourer». Le regard de l'homme désentravé du mental est son miroir de prédilection, celui qui lui renvoie l'image la plus transparente et la plus sublime. Mais l'image retourne aussitôt à la source lumineuse et le fait de vouloir la retenir constitue une usurpation.

La relation juste entre gnostiques est donc l'attention chez l'autre à la Présence, attention qui suscite ou favorise le maintien de la Présence à lui-même. Il y a stimulation réciproque dans la contemplation et chacun peut dire, suivant la parole de Maître Eckhart, l'œil par lequel je le vois est l'œil par lequel il me voit ; mon œil et son œil sont un seul et même œil, une seule et même vision, une seule et même connaissance, un seul et même amour.

Vision, connaissance, amour sont autant de clefs de la gnose. La vision est saisie directe de l'Absolu, la connaissance est reconnaissance du JE absolu, l'Amour est rayonnement puis retour à la source grâce au miroir.

AMOUR HUMAIN — AMOUR DIVIN

La voie ascétique ou monacale a écarté l'amour humain dans sa quête de l'Un, les dangers de déviations qu'il présente étant considérés comme des obstacles quasi infranchissables à la réalisation. Telle n'est pas l'attitude des «fidèles d'amour» qui ont fait de l'amour humain l'occasion et les prémisses de l'amour divin. Le gnostique d'aujourd'hui est conscient des périls que l'amour humain représente dans la recherche de l'Amour divin ; mais il sait, comme les «fidèles d'amour», ses devanciers, que la beauté liée à l'amour peut amener chez les partenaires du couple la transfiguration de leur amour, chacun devenant pour l'autre l'occasion de la prise de conscience du JE absolu, l'amant contemplant dans l'aimée son propre visage éternel et vice-versa.

Le logion 61 nous offrira bientôt l'occasion d'approfondir le mystère du couple en temps que clef de la réalisation. Entre autres clefs, le gnostique trouve celle-ci dans l'Évangile selon Thomas. Répudiée par les tenants de l'ascèse qui se méfient de la chair, elle était pour-

tant mise en valeur déjà dans l'enseignement des Upanishads :

«Ce n'est pas le mari que la femme aime, mais le soi qui est en lui.
Ce n'est pas l'épouse que l'époux aime, mais le soi qui est en elle».

Brihadāranyaka Up. II,4-5.

Par la suite elle a été retrouvée en Orient par certains soufis, et en Occident par les fidèles d'amour. Le gnostique comprend leur langage ; il éprouve même pour eux une secrète complicité ; mais il dit ses mystères à ceux qui en sont dignes, car il ne convient pas de divulguer au profane ce qui pourrait se retourner contre lui.



59

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 REGARDEZ VERS CELUI QUI EST VIVANT
- 3 TANT QUE VOUS VIVEZ .
- 4 DE PEUR QUE VOUS NE MOURRIEZ
- 5 ET NE CHERCHIEZ À LE VOIR ;
- 6 ET VOUS NE POURREZ PAS VOIR .



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 59



La vision de ce qui constitue mon être réel, ici et maintenant, a besoin de l'intermédiaire du regard, regard transparent de ce que nous avons convenu d'appeler le « témoin », faute d'autre mot, transparence à la Lumière vivante se révélant à travers les images.

Mais un œil, donc un corps, est nécessaire à la saisie de ces images mouvantes, créations et créatures du mental : les morts, privés du support sensoriel, ne peuvent rien voir, c'est évident. La mort est un domaine ou un état tout à fait autre : je ne suis pas présentement concerné par elle, je ne puis en avoir une expérience directe, tout simplement, comme dirait M. de la Palisse, c'est parce que je suis aujourd'hui un être vivant... qu'il m'appartient d'apprendre à connaître dans toute sa complexité.

Certes, je peux constater qu'il n'y a pas de vie sans mort, partout, en moi et autour de moi : c'est là, en une sorte de danse, un échange permanent, la vie se nourrissant de la mort et vice-versa.

Mais seul le vivant peut découvrir le Vivant et je sais, de certitude intime et inébranlable, que ce qui en moi connaît est la Lumière vivante : tel est le message de Jésus.

Voici donc, une fois encore, jetés à bas tous les échaffaudages du « post mortem », préoccupation majeure de maintes religions constituées, et du christianisme en particulier.

Mais, au fait, Jésus était-il chrétien ?

Mireille



Si j'écoute Jésus, je ne vais pas me prosterner devant le Vivant en criant : « Seigneur, seigneur... », mais faire moi-même, avec calme et persévérance, le travail qui m'est imparti, dans le temps qui m'est

imparti. De quelle nature est donc ce travail, puisqu'il n'y a rien que le mental puisse faire pour trouver l'interprétation des paroles qui donnent la Vie ?

Dans mon corps, je suis femme et j'ai beaucoup à faire avec la naissance des corps, le maintien de l'existence et la mort. Toutes mes énergies ou presque sont consacrées à cette tâche interminable, difficile et très simple pour laquelle je semble avoir été programmée. Il n'y a là rien d'extraordinaire vraiment, rien d'abstrait.

La situation comporte un risque énorme. Si je m'identifie à ma tâche — m'occuper des corps tous voués à la même fin — je suis moi-même déjà morte, n'ayant plus comme ultime espoir que l'illumination aléatoire du dernier instant ou la croyance de me réveiller dans «un monde meilleur».

La situation comporte aussi une chance énorme, c'est d'être justement l'occasion de la compréhension. Je dirai même que si la compréhension — l'interprétation des paroles qui donne la Vie — ne vient pas à travers ce corps et cette existence, tout est à jeter.

Donc, le seul travail que je puisse faire, c'est d'accueillir sans cesse les mouvements de l'existence sous n'importe quelle forme. Ainsi seulement, je suis parmi les Vivants qui ne meurent pas, car dans le mouvement, ils connaissent le repos.



Marie-France

Le log. 59 n'appelle, à proprement parler, aucune interprétation : il est à prendre comme il est. C'est une exorbitation à la Connaissance, celle-ci étant une activité dont la fécondité serait nécessairement associée à l'existence du corps-mental. *Regarder* est connaître qui est aussi éprouver. Vers Celui qui est vivant, devant vous (log. 52), déjà là, et que vos yeux ne voient pas (log. 113).

Mais qui donc chercherait à voir, une fois mort ? Et de quelle mort s'agit-il au juste ? Un petit effort d'interprétation quand même ! On peut envisager deux sortes de « Vie » : la vie-fonction physiologique, celle des cellules du corps qui se renouvellent sans cesse... Ou la vie-activité spirituelle d'éveil, celle que désigne le log. 3, qui consiste à «se connaître» et «être connu». Je pense que dans le premier cas, c'est clair, une fois mort — personne anéantie dans ses cellules — vous ne pouvez plus connaître. Vous n'êtes plus là pour le faire. A moins que Jésus nous avertisse de la perpétuation d'une forme de conscience qui s'exercerait au-delà de la mort, permanence d'une entité qui, cependant, n'aurait plus la possibilité de connaître, d'apprendre... Ce qui renvoie à la seconde hypothèse, mais l'une va consolider l'autre : l'incarnation est indispensable à la connaissance de soi, aboutissant elle-même à la découverte du néant de la personne, et au déclenchement de cette nouvelle vie : «seulement la Vie, personne pour la vivre». Vie qui se découvre à elle-même par «l'être connu».

Nous savions déjà que cet Evangile a la particularité d'annoncer la connaissance/réalisation par l'intermédiaire du corps. C'est la suite du 58 : le corps-mental fait problème, mais cette épreuve vous donne la Vie ! La conscience s'éprouve, pas dans le « poêle » de Descartes ou au fond d'un couvent, mais dans les vicissitudes de l'existence quotidienne. Vérité du log. 67, du log. 29 et tous les logia relatifs au monde. Pour connaître le monde-cadavre, il faut être vivant, animé par l'Esprit (pur), et vivant corps-mental pour éprouver-vérifier ! Que celui qui a des oreilles entende... Or précisément celui qui est mort n'a plus d'oreilles pour entendre ! L'affaire est entendue, dirait Devos.

Raymond



Je ne peux voir le vivant que si je suis vivant, je ne peux dissocier de moi le vivant sous peine de m'exclure et d'être condamné à mourir, car toute existence séparée est illusoire. Mais dans le JE absolu il n'y a pas union d'un vivant particulier avec le vivant suprême ; il y a extinction de l'ignorance dans la vision du vivant qui est le seul Réel, ou encore, il y a anéantissement d'une individualisation chimérique.

C'est l'ignorance qui voile l'Un. Je peux dire aussi que l'Un se voile par rapport à la personne qui, elle, n'existe qu'en mode illusoire. Ce n'est donc pas son existence qui s'est éteinte dans la vision du vivant mais seulement son ignorance.

L'extinction de l'ignorance est souvent appelée mort psychique. Elle coïncide avec la vision du vivant, vision qui est aussi connaissance, amour, vie. Lorsque Jésus dit : « Celui qui veut préserver sa vie la perdra », il entend par là que celui qui persévère dans l'ignorance est réellement mort ; en revanche lorsqu'il ajoute : « Celui qui perd sa vie à cause de l'Evangile la sauvera », il signifie que la chimère doit être repérée en tant que telle pour que règne le Vivant, car c'est la personne qui s'est emprisonnée dans l'ignorance. Au début de l'existence, mon regard n'était pas encore obnubilé par les apparences illusoire. Etant vivant, je n'avais même pas à regarder vers le vivant. Le voile, tout d'abord ténu, s'est peu à peu épaissi. Même la nostalgie de l'état d'enfance s'est émoussée. J'ai investi pour me guérir du mal de vivre. En réalité, je devenais de plus en plus étranger à moi-même. Mais l'aliénation où je me trouvais nécessitait autre chose que des palliatifs. C'est au comble de la détresse qu'il me fut donné de reconnaître le visage du vivant. Il m'apparut alors que je ne pouvais voir le vivant qu'à la condition d'être vivant moi-même ; bien plus que je ne pouvais me considérer comme distinct du vivant sous peine de mort.

Emile

MÉDITATION

AU FIL DE LA PLUME

Une offense, quelle qu'elle soit, est toujours infligée à un moi.

La pauvreté, c'est la vie mentale tout entière rassemblée autour d'un pauvre moi imaginaire, bousculade de préventions-précautions, enchaînement de dressages, paquet d'habitudes : toutes peurs et attentes. La pauvreté, c'est le moi mental, reflet d'un tournoiement d'images dans la pensée. Je-Absolu ne suis pas cela.

Tout peut être dit, et le contraire de tout... Cependant, l'évidence est, sur ce visage ici-maintenant, absence de peur et d'attachement, et présence de l'Unique.

L'évidence est présence de la lumière à la lumière.

L'évidence ! Je-Absolu est plus réel, plus efficient que je-ego. Seul réel ! Qui a vu un ramassis d'incohérences, où ?

Pas la liberté, rêverie du moi ; l'indépendance, vérité du Soi.

Constat : le Soi et un manège d'images. Qui constate ?

R.O.

CHARADE

Je me souris dans ton regard
tu te souris dans mon regard
et c'est le même regard

Je me dis bonjour dans ta lumière
tu te dis bonjour dans ma lumière
et c'est la même lumière

Je m'entends dans ta voix
tu t'entends dans ma voix
et c'est la même voix

Je bois à ta bouche
tu bois à ma bouche
je te mange
tu me manges

Nous jouons à nous perdre
pour mieux laisser resplendir
le JE unique
qui abolit les chimères

Honni soit
qui de nos ébats s'offusque

E.G.

RECHERCHES

JE NE SAIS PAS, JE SUIS (2) Intellectualisme et Gnose

Un autre sous-titre : « Connaître et réaliser », aurait mieux précisé la portée de la réflexion qui va suivre. Mais l'intellectualisme est une poutre maîtresse de la pensée moderne, située dans une étrange proximité de la Gnose, justifiant d'autant plus cette mise au point. En effet, l'intellectualisme proclame la suprématie d'une forme d'intelligence « pure », pure parce qu'inspirée de modèles mathématiques apparemment indépendants de la subjectivité personnelle, de l'imagination, de l'affectivité, de la sensibilité ; pure parce que purifiée par les leçons de l'expérience « objective ». Pure enfin parce qu'indépendante des croyances religieuses. Ce courant de pensée s'étant surtout développé au 17^{me} siècle, je rapporterai cette formule de Malebranche qui en dit long : « La Foi passera, l'Intelligence subsistera éternellement ».

A cette époque, la modernité se fortifie autant par la raison philosophique dont l'outil critique n'épargne rien, que par l'expérience scientifique dont on croit les vérifications matérielles capables de sanctionner toute hypothèse, quelle qu'elle soit. De plus, l'intelligence est un pouvoir naturel de l'homme, qui peut lui offrir la maîtrise de son destin et promettre une sorte d'accomplissement futur grâce au progrès.

Le 20^{me} siècle, à partir des travaux d'Einstein notamment, a renversé tous ces préjugés. L'intelligence n'est pas et ne peut être « pure ». Au contraire, elle est toujours « interprétation », donc dépendante des conditions de tous ordres qui interviennent à tout moment au cours de l'expérience. Il n'y a aucun modèle mathématique « pur », quel que soit son niveau d'abstraction. Il n'y a même aucune définition séparée *possible* du sujet et de l'objet, l'un dépendant de l'autre. Il y a finalement une variabilité telle, ce que suggère exemplairement la fameuse probabilité de la physique théorique, que toute objectivité absolue est exclue. C'est un leurre. La vraie question doit nécessairement porter sur le sujet, qui ne saurait non plus être abstrait de l'expérience. N'est-ce pas quand le sujet est ainsi conduit à s'interroger sur lui-même, à se connaître, qu'il peut « être connu » ? Sans anticiper la réponse, restons au plus près de cette évaluation de l'intellectualisme. En citant cette fois Spinoza, lui aussi très proche de la Gnose : « Une affection cesse d'être une passion sitôt que nous en prenons une idée claire et distincte... » Nisargadatta annonçait dans JS 512 : « Nous sommes esclaves de ce que nous ne connaissons pas, nous sommes maîtres de ce que nous connaissons. » Quelle serait cette puissance libératrice d'une connaissance opérant

par l'intermédiaire de ce qu'il faut bien appeler l'intelligence ? L'idée claire et distincte de Spinoza agirait comme une lumière capable de dissiper toute obscurité. C'est une connaissance non seulement capable d'éliminer l'ignorance, mais toute forme d'hésitation, de paresse ou de lâcheté. Or Jésus disait déjà : « Il y a de la lumière au dedans d'un être lumineux, et il illumine le monde entier. S'il n'illumine pas, il est ténèbres. (Log. 24) Et pour préciser : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres. » (Log. 61) D'après Jésus, l'obscurcissement est là, total, dès qu'il y a partage. Ce partage consiste en la production de « deux ». Qui donc serait la lumière sans partage, « qui » serait « maître » comme prétend Nisargadatta, puisque c'est bien la dualité sujet-objet qui a créé un problème insoluble et, ne l'oublions pas, une souffrance inextinguible ? Je crois que la Gnose seule détient les clefs qui puissent délivrer du carcan des mauvaises questions et des fausses réponses.

Le problème fondamental, le premier faux-pas, est celui de la méso-identification. Or l'effort constant de l'intellectualisme et de toute la pensée moderne, est une tentative éperdue de fonder une rationalité ne mettant jamais en question la réalité même du moi. Or, c'est l'expérience que chacun peut faire, une expérience très inédite : le moi n'est pas une entité cohérente — *jamais* — et par conséquent aucune rationalité ne peut globalement s'établir par l'intermédiaire de cette illusion. La modernité, jusqu'à la critique récente de l'existentialisme, a ignoré que le moi est fondamentalement désordre et que néanmoins... tout est en ordre !!! Le moi-désordre projette sur le réel en ordre sa vision qui est en elle-même distorsion et perversion. La critique de la pseudo-réalité du moi n'étant pas faite, comment sortir du cauchemar ? La connaissance intellectuelle, en procédant d'un moi, ne peut pas délivrer de ce moi. Si vous poursuivez votre cauchemar en essayant d'y trouver quelque confort, vous ne vous réveillez pas. En fait, le raisonnement de Spinoza n'est valable que si l'on identifie la « passion » comme telle au moi. Spinoza l'avait, je crois, fort bien compris mais toute son habileté n'a pas réussi à évacuer le moi qu'il s'est abstenu de désigner comme la cause unique et entière du désordre. Purification n'est pas désertification. Le changement radical de dimension est signifié par la transformation de la connaissance de soi en action « être connu ».

Soyons très concret. Qui n'a jamais été délivré de son habitude de fumer par la simple connaissance intellectuelle des origines de sa manie, et des conséquences néfastes parfaitement prévisibles de celle-ci ? Krishnamurti le savait bien, qui prétendait qu'une connaissance qui ne fût pas instantanément libératrice n'était pas la vraie connaissance mais une opinion adoptée aux fins d'entretenir quelque plaisir mental. « Être connu » désigne en réalité un acte mystérieux mais, lui, réellement pur. C'est la présence du témoin qui enregistre la concomitance d'un mouvement et d'un repos. Le Vivant est, en dépit de l'apparence irrécusable d'un corps-mental et à travers elle,

le blé et l'ivraie. Le gnostique dit : «c'est la marque de mon Père...» Autrement dit, il échappe totalement à l'emprise de l'intelligence dualiste qui veut toujours définir en opposant. Et ainsi, il est extrêmement actif... disposant de son Royaume. Il nous faudra bien examiner comment il se peut qu'il y ait une histoire, une «moisson», mais le gnostique est étranger à toute violence parce qu'il participe d'un ordre déjà parfait, qu'il est complet, que rien ne lui manque... L'illusion personnelle, le deux, est la seule perturbation qui fait éclater l'intelligence.

Comment agir sans hésitation, permettre à l'idée claire et distincte d'être immédiatement opérative sans effort ? Nisargadatta donnait sa vraie dimension au problème. «L'action doit suivre la conviction. La conviction entière engendre à la fois le désir et le courage... Si l'action ne suit pas la conviction, examinez vos convictions...» (JS 518). Nous savons tous que l'enseignement, dans Je Suis, tourne toujours autour de la discrimination entre témoin et personne, mental pur et mental pollué par l'identification. C'est un élément essentiel de la compréhension et de la connaissance de soi. Cette «entière conviction» ne peut pas sourdre d'un moi hétéroclite, fractionné, inachevé, *toujours* : elle renvoie à la «vision en sa nature propre» du Ch'an, à l'insight krishnamurtien, à cette fameuse aperception rapportée par Balsekar... à un acte indépendant de toute coloration personnelle, pur, oui, et cependant volitif, provoquant du même coup la réponse appropriée qui peut être très complexe. Le mental pur, transparent, agit alors sans choix. Reste le courage, dont il est évident qu'il n'est pas cette vertu que les peureux s'efforcent de cultiver. C'est l'attitude du témoin indépendant du défilement des images dans la conscience. «Etre connu», c'est «ne connaître ni mort, ni peur»... Conviction et courage signalent, dans le fonctionnement de cette conscience, la disparition de la personne.

La Connaissance n'est pas seulement génératrice de conviction et de courage : c'est par elle seule que la liberté s'exerce, non une liberté personnelle de choix dont nous avons précédemment pu constater qu'elle était un leurre, mais élection de Vérité unique et unifiante. Unifié, vous pouvez tout et donc dire à la montagne... Revenons à la question de l'effort. Krishnamurti et Nisargadatta ont tous deux nié le rôle de l'effort. Il faut entendre par là que l'effort serait vain et dangereux tant que la compréhension, et l'acceptation de ce qui est, ne seraient pas entières, lumineuses ! Dans ce cas, l'effort jaillit de lui-même, expression de Vie (vécue) sans personne pour la vivre. L'effort personnel est toujours tension vers une idée, tension douloureuse, point de souffrance irréductible dans la mentalité dualiste. Le témoin peut agir avec force, sans contrainte d'aucune sorte, parce qu'il est conforme à la réalité, la normalité absolue ! La personne se cogne aux images, le témoin se fond dans la lumière, «poisson qui poissonne»... Mais encore la Gnose n'est pas intellectualiste parce qu'elle agit à travers toute la «chair» et l'«esprit» d'un être vivant : «blé» et «ivraie» !

Eloignés à ce point du champ de l'intellectualisme, nous pouvons aussi réaborder la question posée par Jésus au log. 2 : « Au temps où vous étiez Un, vous avez fait le deux, mais alors étant deux, que ferez-vous ? » Pas de réponse. C'est une sorte de ko'an. Le Maître assomme le disciple, en fait le mental usurpateur. En terme de logique, il y a pourtant une réponse utile, un raisonnement... Vous aviez le statut de l'Unité et à partir de là, vous faites le « deux » : que « faire » maintenant ? Evidemment se retourner et emprunter le chemin inverse, à condition de savoir comment s'est fabriqué le « deux ». Jésus nous donne la révélation de l'antériorité métaphysique du Un sur la manifestation : un précédent absolu ! Cet Un maintenant se représente deux. Cette lumière (log. 83) ne se perçoit même plus en tant que telle dans les images, mais se représente exclusivement comme conscience-d'images et non plus exclusivement comme état de lumière. Mais la lumière s'est-elle appauvrie, divisée dans l'imagination. L'enseignement nous donne là une métaphore extrêmement fructueuse... D'ailleurs, la conscience-de-lumière existe-t-elle ? Mais il arrive, c'est ainsi, que se forme une conscience-d'image : l'image se donne à elle-même une identité séparée, définie par les conditions de son apparition, et le manège tourne, obéissant à un rigoureux déterminisme. Quand la pierre est lancée, il faut bien qu'elle dévale le ravin, jusqu'en bas, jusqu'à une nouvelle nécessaire immobilisation...

Enfin, comprendre tout cela, c'est se connaître, et éprouver la pauvreté contenue dans cette aliénation. Quand cette saisie est une clarification si totale que rien n'est laissé au hasard du mécanisme complexe de l'identification et de l'aliénation ; si aveuglante que tout ce qui est faux s'en trouve anéanti, y compris l'intention de « sauver » l'image en tant que telle — l'image, le concept, quels qu'ils soient, c'est le deux — il s'ensuit tout naturellement cette « explosion de la pensée » évoquée par U.G. qui est l'avènement soudain d'un état d'indépendance, admettons « conscience-de-lumière », malgré la persistance du corps-mental. « Je » ne meurs pas. C'est « être connu ». Et pourtant cela s'éprouve aussi. « Tout reste et rien ne reste... » disait Nisargadatta.

La Connaissance est réalisation ou elle n'est pas. Soulignons encore : elle ne peut pas correspondre à un nouveau plan du mental. N'oublions jamais cette parole de Nisargadatta : « La réalisation n'est pas une expérience, bien qu'elle ouvre une nouvelle dimension d'expériences » (JS 423) Co-naissance signifierait naissance au réel, ce qui peut paraître paradoxal, mais il en est toujours ainsi hors du silence de l'UN-sans-second. La Gnose sait que la Vérité n'est que valeur du discours, et donc à dépasser toujours, d'où le paradoxe... Par contre, le cheminement « se connaître » qui conduit à « être connu » est une aventure où les mots produits de l'intelligence servent à peine de brouillon pour se conduire. Il est bien clair que l'intellectualisme, par sa prétention même, ne relève que du mental

et comme dit U.G. «c'est l'histoire du chien qui court après sa queue». L'intelligence gnostique agit comme un coup d'épée, où elle reste inefficace... S'il y a préparation, ainsi que peut nous le laisser croire le log. 98, elle appartient au mouvement fux/reflux qui est encore la manifestation-deux, qui est... un songe ? Le coup d'épée qui frappe le grand personnage est fulguration de l'UN en cet instant où l'irréel est entièrement perçu comme tel et anéanti.

La voie de la Connaissance n'est pas séparée des autres voies pas plus qu'aucune d'elles ne s'en sépare complètement. Ramdas, suprême Maître Bhakti est suprêmement «intelligent» ! Et quelle énergie le pousse à accomplir ce pèlerinage au bout de lui-même, au fond des grottes les plus obscures ! L'énergie, la force qu'il faut pour dépasser les mots et les définitions... L'intellectualisme ne frappe pas au cœur le dualisme et bien plutôt renforce indéfiniment le connaissant de tous les dénombrements de l'apparence. Tout le savoir accumulé cristallise une incurable ignorance du réel. Dans la perspective historique évoquée, celle du 17^{me} siècle, l'abstraction judéo-chrétienne d'un «moi» n'avait pu être vidée. Tandis que la Gnose, et ce depuis qu'elle s'expose en un discours, appelle à mesurer le néant de la personne et aboutit à ce qu'il vaut mieux appeler l'inconnaissance... Le savoir accumulé porte sur l'irréel, les images : épreuve du faux, révélation du vrai qui s'actualise dans l'«être connu» où s'embrase le réel im-médiat. Dans l'intellectualisme, la personne demeure comme un objet fixe, référentiel, capable de se doter d'une éclatante valeur morale, mais c'est encore la pierre qui jette une ombre...

Cette ombre est la volonté de faire à tout prix, qui s'exalte dans les luttes de l'histoire collective ou individuelle. La Gnose tend à ne rien faire, ou à ne trouver personne pour faire : ce qui se résume par le concept agir/non-agir. Dans la conscience, il y a toujours des «choses» qui arrivent et le témoin de cette conscience n'en est pas affecté. Vous n'êtes pas indifférent : vous riez, vous pleurez, et cependant il est quelqu'UN de Vivant, présent là, que rien n'entame. Vous êtes ce Vivant secret et mystérieux. La réalisation de l'Un ne se produit pas en dépit du deux, mais par l'épreuve du deux. Il est absolument essentiel de le comprendre. Ni le monde, ni le moi ne disparaissent, ni même les réactions auxquelles vous êtes habitué depuis si longtemps. Mais il y a non-attachement. Cette personne scintille au choc des événements et puis disparaît, comme dans le vide du sommeil profond... La vie personnelle devient un phénomène «passant», ce qui revient à dire la même chose en deux mots ! Je n'abuse pas, l'«épreuve» me donne le droit d'«en» parler tout simplement parce que «je ne sais pas, Je Suis».

R. Oillet



BIBLIOGRAPHIE

NISARGADATTA (Maharaj). - Ni ceci ni cela. 24 entretiens du 20-12-1978 au 20-11-1980. Trad. de l'anglais par Paul Vervisch. Paris, Les Deux Océans, 1986.

24 entretiens qui viennent à leur heure pour nous permettre d'entendre à nouveau la parole du Maharaj.

Que nous l'ayons ou non connu, il est parmi nous, animé d'une vie puissante avec son inlassable patience, ses irritations feintes et sa tendresse impersonnelle. Il se révèle à la fois profondément humain et porteur d'un message de l'Absolu qu'il a paru rejoindre mais qu'il n'a vraiment jamais quitté.

Il faut remercier Paul Vervisch d'avoir recueilli, à travers diverses traductions, une synthèse pénétrée d'un quotidien familial, à l'occasion trivial, et d'une transcendance lumineuse.

Chaque visiteur reçoit l'accueil qui convient à son niveau immédiatement discerné par l'infailible vision de son hôte. Il est appelé à approfondir suivant ses possibilités et son conditionnement le mystère de son être.

Est-il orienté par sa formation antérieure vers la voie traditionnelle comme il apparaît dans les trois premiers entretiens et vers la Bhakti sur laquelle le Maître met souvent l'accent à l'intention de ses compatriotes ? Sans le détourner de son attachement aux « formes » divines, il l'engage avec douceur à dépasser les images de Bouddha, de Jésus ou de Ramakrishna. Il lui recommande le silence et la solitude : « Surtout n'hésitez pas, allez vers la solitude. Pourquoi tant de monde va voir Ma Ananda Moyi ? Parce qu'elle est plongée dans cet état solitaire. Plus vous serez solitaire, plus vous serez convaincante » (Entretien 3).

C'est également à un adepte de la voie dévotionnelle que s'adresse le Maharaj dans un langage qui a de quoi surprendre l'Occidental. Il lui conseille d'atteindre le « nectar » symbolisé par « les pieds du Satgourou ». En marathi, explique-t-il, le mot pied signifie aussi « le début de l'instant ». C'est le début du début, l'origine, l'aube de l'état originel, sans présence, sans cause. C'est le jaillissement de la source entre le connu et l'inconnu... (Entretien 23).

C'est ainsi qu'à travers des dialogues nécessairement désordonnés s'inscrit une métaphysique intensément vécue, souvent évoquée dans une langue poétique et pastorale très proche de l'*Évangile selon Thomas*. A titre d'exemple une image souriante permet au Maharaj d'associer à la récitation du chapelet l'invocation du Dieu intérieur : « Ce dieu s'éveille lorsque son nom est convenablement psalmodié. Tout comme le pis de la vache secrète du lait à la vue de son veau meuglant : « Ama... Ama... en courant vers elle, l'Être fait ruisseler sa grâce sur le récitant de son nom en l'admettant dans sa quiétude ».

Particulièrement attentif à l'état des dévots sincères et des ritualistes convaincus le Maharaj, on le sait, a vite fait de démasquer la prétention, la tiédeur voire la tricherie de certains auditeurs et il a, le cas échéant, la dent dure : « Etablissez-vous dans votre véritable nature. Au lieu de cela, vous dorlottez ce corps que vous considérez comme étant vous. Vous n'adressez vos dévotions à Dieu qu'en espérant obtenir quelque chose en échange » (Entretien 24).

Et plus que jamais, il invective l'amateur de concepts : « Assez de concepts : L'un en amène un autre et vous aimez tant en faire collection ! L'état ultime ne peut pas être appréhendé par des mots. Il est dans la nature des concepts de se multiplier et ils peuvent donner naissance à tout ce qu'on veut. Vos entrepôts regorgent de concepts. Quand le concept initial est aboli, comment pourrait-il être question de nouveaux concepts ? ».

Il y a aussi le cas de ceux qui ne sont pas encore prêts pour la quête essentielle, comme la femme de lettres américaine à qui le Maharaj conseille avec humour soit le départ immédiat soit l'irréversible transformation au prix du changement de métier ! » (Entretien 20).

Le caractère universel de ces entretiens s'affirme dans le souci constant du Maître de parler aux Occidentaux leur propre langage et de décerner au passage des éloges qu'ils apprécieront vivement. N'avons-nous pas trop tendance à croire que l'enseignement de l'*Advaita Vedanta* n'est pas fait pour nous ?

« Voilà les chercheurs de la vraie connaissance ! Les Indiens viennent ici en continuant leurs dévotions envers leurs dieux pour obtenir la réalisation de leurs souhaits de bonne santé et de réussite sociale tandis que les étrangers possèdent une persévérance que j'admire. Ce qu'ils entreprennent ils le poursuivent jusqu'au bout ».

On se souviendra peut-être que ce jugement favorable se trouve dans les entretiens d'U.G. L'un et l'autre reconnaissent le sérieux de la démarche occidentale.

Une métaphysique vécue appuyée sur les termes sanscrits mais libre de toute structure contraignante et de tout affranchissement religieux, tel est le message que nous laisse le sage indien. Un vécu douloureux jusqu'à la rencontre du Sat Gourou. Sur ce passé, le Maharaj proche de sa fin nous livre volontiers des souvenirs qui pourraient appartenir au commun de mortels : issu d'une modeste famille, vendeur de « bidis » (ces petites cigarettes indiennes éventuellement vendues à l'unité), passionné de théâtre et de voyages, il devient le chef de famille assidu à ses devoirs quotidiens. Sans rien changer à ses habitudes, il fume sans complexe et mange de la viande. A l'occasion il « se force à regarder la télévision » pour « s'associer au reste de la famille » mais au bout de cinq minutes ne lui accorde plus la moindre attention (Entretien 4). Distractions et voyages ne l'intéressent plus...

L'objet de chaque entretien, c'est essentiellement le *retour à la source*. Le chercheur, obsédé par les concepts accumulés de sa culture « spiritualiste », ne saisit pas aisément la question fondamentale qui lui est posée et c'est souvent le dialogue de sourds...

Le piège de la fausse naissance est l'enigme majeure. Sur la *conception* au risque de choquer certains, le Maharaj ne mâche pas ses mots : «Le rapport sexuel est sale mais de cette saleté jaillit une chose magnifique ; c'est de la saleté que pousse la fleur, c'est de l'ignorance que jaillit la connaissance» (Entretien 2).

Sans vouloir mettre en parallèle deux traditions fort éloignées l'une de l'autre dans l'espace et dans le temps, comment ne pas saisir ici l'écho de l'un des thèmes de la gnose occidentale :

Si la chair a été cause de l'esprit
c'est une merveille
mais si l'esprit a été à cause du corps
c'est une merveille de merveille.
Mais moi je m'émerveille de ceci :
comment cette grande richesse
a habité cette pauvreté...

(Evangile selon Thomas, log. 29)

Le piège est là : l'enfant est «accusé» d'être né. Alors commence l'itinéraire apparent du chercheur : il est certes pénible pour l'individu tombé dans ce traquenard : «Quelqu'un a connu un moment de plaisir et je souffre pour 80 ans et plus». Ainsi s'exprime le Jnani qui a vécu profondément cette souffrance (Entretien 9).

Mais cet individu ainsi «créé» est la source même de la multiplicité des naissances : le *Règne de la Quantité* selon Guénon, le : *Croissez et multipliez* de la tradition judéo-chrétienne. Le piège est cosmique, le processus des naissances irréversible et personne n'est en mesure de l'enrayer : «De nombreux Acharyas (instructeurs spirituels) se sont succédés sur cette terre mais aucun d'eux n'a pu apporter le moindre changement à ce processus de création, préservation et destruction. Pourquoi non seulement les Acharyas mais les grandes incarnations comme Rama, Krishna, Bouddha et autres n'ont pu y parvenir ? La même chose peut-être dite concernant les Rishis ou les autres âmes hautement évoluées. Le même drame se déroule inexorablement, régenté par le cynique principe : une espèce vivant au détriment d'autres espèces» (Entretien 7).

Dans les entretiens antérieurement publiés, le Maharaj avait décrit l'état de l'enfant naissant, tributaire du jeu des cinq éléments fondamentaux. Animé par le souffle vital (Prana) son corps se forme à partir d'une minuscule «graine». Son être est étroitement dépendant de l'«essence de nourriture» et s'exprime à travers les trois «gunas» (sattva, rajas, tamas). Au fil du temps le corps de nourriture devient le «corps mental» (bodymind) avec naissance de ces «concepts» qui constituent notre conditionnement particulier et déterminent la formation d'un *égo séparé*.

Le développement de cette conscience semble suivre un itinéraire — une «voie» — et l'intervention du temps peut se chiffrer en «éons».

La notion fondamentale est : *Je Suis*. Elle intervient *au réveil* : c'est «la première expérience du monde». Mais, dit le Maître, *qui* en est le témoin ? Il faut que quelque chose soit présent avant qu'appara-

raïsse la première impression d'exister, quelque chose qui est éternellement là sans avoir besoin de s'éveiller. C'est cela l'éternel présent témoin de l'apparition de cet état... Le mystère de cette expérience du monde réside à ce niveau, le secret ésotérique de la graine être se trouve également là»... (Entretien 9). On n'insistera jamais assez sur l'importance de cette présence antérieure à *Je Suis*...

Comparable à un télescope, *Je Suis* devient donc l'indispensable instrument de l'observation du monde manifesté. C'est cette notion, *Je Suis* qui détermine le jeu de la conscience et un jour peut-être, s'il devient un témoin lucide et non concerné, l'être obtiendra la sortie du piège avec éventuellement la grâce du gourou. Mais la grâce du gourou extérieur ne peut provoquer l'«éveil». L'intensité de la quête elle-même dépend de la lucidité du chercheur en ce qui concerne notamment la nature du piège : «Savez-vous que votre être est irréel, indigne, une tricherie, une fraude ?... Cet être qui vous pousse à croire : je suis comme ceci, je suis comme cela est illusoire, c'est une imposture» (Entretien 8).

Le retour à la source exige la disparition de la «personne» et toute aide extérieure est insuffisante pour cette ultime prise de conscience.

C'est sur ce point essentiel que l'enseignement du Maharaj comporte cette lucidité démystifiante qui ne peut absolument pas se concilier avec le verbiage euphorisant de certains textes et des religions «émotionnelles» qui relèvent du «piège». Un exemple de conditionnement particulièrement impératif nous est donné. On peut en apprécier l'actualité : «Existe-t-il un principe de base hindou, chrétien ou musulman à l'intérieur des aliments que nous absorbons ?... La nourriture contient à l'état latent le sentiment *Je Suis* ce sentiment n'a ni couleur, ni forme, encore moins de religion. Mais regardez comme c'est curieux, les gens consomment ces aliments pourtant communs à toutes les communautés leur attribuent la religion de leur corps !... L'enfant de parents musulmans est considéré comme musulman. On agit de même chez les hindous et les chrétiens. Ils imposent leur religion à leurs enfants. Quand apparaît cet enfant, ce corps neuf, on ressent le besoin de lui imposer un nom pour l'identifier et ce nom est ensuite considéré comme la personne elle-même !».

On trouvera difficilement dans la littérature traditionnelle une expression plus révolutionnaire du processus de conditionnement... Mais la «révolution» va plus loin...

L'impuissance des rituels et des techniques, admises pour les adeptes de la voie dévotionnelle, sont dénoncés comme autant d'obstacles à ceux qui aspirent à l'état de Jnani : «De nombreuses personnes déploient une grande activité au nom de la spiritualité. Elles font pénitence, récitent les noms sacrés, effectuent des pèlerinages, font des offrandes et se soumettent à des ascèses pour obtenir leur salut. Laissez-les faire... Il leur est peut-être nécessaire de laver les péchés de leurs vies antérieures...».

« Que sont en fait les religions et cultes auxquels on cherche à vous convertir ? Ne sont-ils pas la propagation des paroles d'un sage ou d'un prophète particulier à partir desquelles certains concepts se sont structurés ? » Et le Maharaj met ensuite en cause le profond « engagement émotionnel » des disciples ultérieurement transformé en « religion » (Entretien 12).

Dans le premier recueil d'entretiens du Maharaj (*Je Suis*) le dépouillement total où se situe le Jnani est vigoureusement défini dans un bref dialogue :

— Q : Fondamentalement, qui suis-je ?

— R : L'ultime négation de ce que vous n'êtes pas...

C'est alors qu'intervient l'état-*Advaita*. Le Jnani qui sait qu'il n'est pas un corps a définitivement transcendé l'espèce. Quoiqu'il arrive à ce corps, le Jnani appartient à l'ensemble Immanent/ Transcendant, à l'Absolu. Il est le « voyant » suprême du jeu cosmique : « De quoi est fait ce gourou, où serait cette mémoire *Je Suis*, cet élément premier, si ultime, l'Absolu, n'était pas présent ? Seule l'essence éternelle de l'Absolu permet l'apparition de la conscience et de ce spectacle cosmique. Cet immense jeu théâtral se déroule donc sur une scène créée par la conscience » (Entretien 14).

Cette série d'entretiens, en conformité fondamentale avec les publications antérieures, nous paraît marquée par un souci plus explicite d'employer un langage aussi simple et aussi concret que possible et d'insister sur le fait que l'état du Jnani ne fait pas de lui un étranger au commun des mortels. Raison de plus pour les contemporains de lire et de relire ce Jnani à qui nous devons tant !

Paule salvan

(1) Une erreur typographique a parfois entraîné une certaine confusion entre l'état de *veille* et l'*éveil*. Le lecteur familiarisé avec les textes védantiques effectuera les corrections nécessaires.



UN EXEMPLE DE RÉCUPÉRATION

L'ÉVANGILE DE THOMAS

traduit et commenté par Jean-Yves Leloup
(coll. Spiritualité Vivante, Albin Michel)

LA SOURCE DES ÉVANGILES CANONIQUES

Je précise tout d'abord que le traducteur-commentateur, J.-Y. Leloup, est un père dominicain, qu'il a travaillé avec un autre ecclésiastique, le professeur Ménard, actuel responsable de l'édition des textes de Nag Hammadi, sur un autre texte gnostique, l'Évangile de Vérité, qu'il s'est référé, pour sa traduction, au texte copte établi par Yves Haas. Mais il omet de dire que ce texte était destiné spécialement à l'édition de l'Évangile selon Thomas publié dans la collection Métanoïa sous la signature de Gillibert, Bourgeois, Haas, éd. Dervy-Livres.

Les historiens et les exégètes qui se penchent sur l'origine des évangiles canoniques, comme par exemple les professeurs de l'École biblique de Jérusalem, sont amenés à constater que chacun des quatre évangiles est l'aboutissement de plusieurs couches rédactionnelles successives, représentant chaque fois une amplification par rapport à la précédente et donc un éloignement du noyau initial. Mais, en s'efforçant de remonter à la source, ils arrivent peu ou prou à en déterminer la teneur primitive. C'est ainsi qu'ils font état d'un recueil de paroles de Jésus qui constituerait le fond primitif. Ce recueil, ils l'appellent document Q (du mot allemand Quelle = source).

Depuis la découverte en 1945 de l'Évangile selon Thomas, constitué uniquement de dits de Jésus, cette fameuse source hypothétique est devenue une réalité. Nous détenons bel et bien le texte originel qui a servi à l'élaboration des évangiles canoniques ; d'où son importance et sa valeur incalculables. Mettre ce nouvel Évangile sur le même plan que les autres qui en sont issus et présentent des commentaires marqués par la catéchèse d'une époque plus tardive, comme le fait le Père Leloup, constitue un nivellement par la base et place ce texte initiatique au niveau d'autres textes orientés vers le messianisme de la fin des temps et empreints de merveilleux et de miraculeux : « Marc, Matthieu, Luc, Jean, Thomas... sont autant de façons d'écouter l'Unique Parole », écrit M. Leloup (p. 8). C'est vraiment laisser croire qu'on peut confondre ce qui coule de la source et les projections des hommes. Un contact fréquent avec les paroles authentiques de Jésus aiguise justement notre sens gnostique et permet de repérer dans les évangiles canoniques ce qui est authentique de ce qui a été ajouté et déformé. Telle me semble du moins être la démarche réellement gnostique.

Pourtant le Père Leloup reconnaît que le texte de l'Évangile de Thomas est gnostique et qu'il faut, pour l'interpréter correctement, avoir une fibre gnostique. Mais comment peut-il concilier de tels propos avec ceux que nous lisons par ailleurs sous sa plume : «... il est possible de lire avec un esprit catholique ou orthodoxe l'Évangile selon Thomas comme on lit Luc, Marc, Matthieu ou Jean, et il n'est plus nécessaire d'entrer dans une attitude dualiste et donc polémique qui opposerait l'Évangile de Thomas aux Évangiles canoniques» (p. 11).

Il ne s'agit pas d'opposer un Évangile à un autre dans un esprit polémique. Il s'agit de faire preuve de discernement en quittant au besoin nos vieux schémas. On parle souvent de revenir à la pureté évangélique mais que recouvrent ces deux mots : pureté évangélique

On sait que les textes actuels des Évangiles canoniques ont été marqués fortement par l'influence paulinienne et orientés vers le Jugement dernier annoncé par les prophètes.

Or le gnostique reconnaît que l'Évangile selon Thomas est tout entier une invitation à faire le deux Un dans l'ici-maintenant. Il reconnaît également que ce texte, d'une cohésion rigoureuse lorsqu'on le compare aux grands enseignements de l'Orient comme les Védas, les Upanishads, la Bhagavad-Gîtâ, le Tao, le Tch'an (zen)... nous apparaît dans sa dimension universelle. Il s'agit ni plus ni moins de la Gnose éternelle, telle que l'on vécue et nous l'ont transmise des êtres rarissimes appelés souvent éveillés.

En Occident, et parfois en Orient, la Gnose a été considérée comme subversive, anti-religieuse, voire anti-sociale. Elle a déchaîné haines et persécutions. Dès le début du christianisme, les gnostiques ont été combattus par les chrétiens, persécutés et massacrés. La Gnose, condamnée à un cheminement souterrain, fut chaque fois attaquée lorsqu'elle tenta de refaire surface. L'histoire est là pour l'attester avec les Cathares, les Vaudois, Maître Eckhart, Madame Guyon, etc...

POLÉMIQUE OU DISCERNEMENT

Le Père J.-Y. Leloup a sa façon à lui de s'élever contre les gnostiques actuels. Il leur reproche de considérer l'Évangile de Thomas comme plus authentique que les Évangiles canoniques et de faire preuve par là d'un esprit polémique, donc dualiste. Il confond ou semble confondre esprit sectaire et faculté de discernement. Plusieurs logia pourtant nous enseignent qu'à un moment donné il faut choisir entre ce qui nous maintient dans la division de ce qui relève de la vision unitaire. Le discernement n'est pas la polémique. Le choix entre le gros poisson et la foule des petits poissons (log. 8) résulte d'une attitude fondamentale comme l'élection du mouton unique qui fait qu'on abandonne les 99 autres (log. 107). C'est du

reste une façon de parler. On rejette momentanément ce qui nous empêche de voir. Mais, lorsque la vision de l'Un nous échoit, il va sans dire qu'elle comprend tout, qu'elle ne souffre pas que quelque chose reste à la traîne. Car la vision est amour, et l'amour ne tolère pas que l'autre soit écarté et souffre.

Vouloir confondre discernement et sectarisme, c'est noyer le poisson, c'est adopter vis-à-vis du lecteur des commentaires une attitude d'embrouille où il va s'épuiser en vains efforts pour tenter de discerner l'ivraie du bon grain.

Discerner pour tenter de voir clair et non pour avoir raison, telle est la démarche du gnostique. Ainsi, par exemple, s'il distingue trois états d'être ou niveaux de conscience ce n'est pas pour établir des catégories ni porter des jugements de valeur mais c'est pour se mettre en situation d'aller à l'essentiel sans s'attarder à des voies de traverse. L'hylique reste confiné au monde de la matière. Le psychique s'interroge sur son salut, mais il le voit dans un devenir et un ailleurs. Le pneumatique, ou gnostique, réalise que le Royaume est déjà là et qu'il s'agit de le trouver à l'intérieur de soi ; la personne, ou entité psycho-somatique, ne représente pas son identité réelle, celle-ci étant pneumatique, c'est-à-dire de l'ordre de l'Esprit. C'est par l'Esprit que le gnostique connaît, ou, si l'on préfère, c'est l'Esprit en lui qui connaît. C'est grâce à l'Esprit que le gnostique connaît le monde et « celui qui a connu le monde, le monde n'est pas digne de lui » nous dit Jésus (log. 56 et 80). Le psychique, identifié à la personne, ne connaît pas le monde et il ne connaît pas davantage ce qui transcende le monde. Il ne connaît donc pas le gnostique, et, il s'en méfie, s'il le combat, c'est qu'il lui attribue ses propres projections. Il l'accuse d'être sectaire, ambitieux, immoral, irreligieux, antisocial, etc... Il l'attaque, au nom de la vérité. Bref, parce qu'il ne le comprend pas, il a peur de lui. Et parce qu'il a peur de lui, il cherche à s'en débarrasser d'une façon ou d'une autre.

Le gnostique cerne très bien le comportement du psychique : ce qui est en haut comprend ce qui est en bas, tandis que l'inverse n'est pas vraie. Cependant le gnostique, s'il relève l'erreur, la stigmatise et s'en préserve, ne s'en prend à personne. Il a quitté une identité d'emprunt pour trouver son identité véritable : comment dès lors pourrait-il s'attarder à ce qui est proprement illusoire ? Le dialogue de sourds entre le pneumatique et le psychique vient justement du fait que le psychique s'illusionne sur son identité.

Les quiproquos, les méprises, les coqs à l'âne dont sont émaillés les Evangiles témoignent de cette différence de plans entre celui où parle Jésus qui est toujours pneumatique et celui des disciples qui, à une ou deux exceptions près, est psychique. Un exemple parmi des dizaines : les disciples, qui croient que Jésus est le Messie qui doit venir et que les prophètes ont annoncé, vivent dans la psychose d'événements imminents. Ils posent la question à Jésus : « Quel jour

te manifesteras-tu à nous et quel jour te verrons-nous ? » Jésus leur répond : « Quand vous vous dépouillerez de votre honte et prendrez vos vêtements, les déposerez à vos pieds comme les tout petits enfants, les piétinerez, alors vous verrez le Fils de Celui qui est vivant et vous n'aurez pas peur » (log. 37). La différence de niveau est ici particulièrement frappante. Les disciples sont inscrits dans une aventure spatio-temporelle de salut. Jésus parle en pneumatique. Ses propos transcendent l'histoire d'Israël fondée sur la geste de Moïse.

Celui qui est sans mémoire et sans projections est comme le petit enfant. Il ne voit pas le danger parce qu'il vit l'instant présent. C'est cet esprit non prévenu, sans passé et sans projet, que Jésus nous demande d'avoir pour comprendre ses paroles. Puis-je retrouver cet état d'innocence et de spontanéité qui est celui du tout petit enfant non encore livré aux contraintes de la religion et de la morale ? Puis-je revenir à l'état d'avant les conditionnements ? Telle est l'aventure qui est proposée au gnostique, aventure qu'il est seul à poursuivre et dont l'enjeu est simplement inouï : « Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort ». L'Esprit ne meurt pas. Le gnostique qui a découvert son identité véritable ne meurt pas. Il était, il est, il sera. En trouvant le sens profond des paroles du Maître, il réalise ce qu'il est en esprit et en vérité.

L'HERMÉNEUTIQUE

Les divers traducteurs des logia, dont Yves Haas dans son mot à mot, donnent une version du premier logion qui est pratiquement la même chez tous. « Celui qui trouvera (ou découvrira) l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort ». Le Père Leloup croit bon innover en traduisant : « Celui qui se fera herméneute de ces paroles ne goûtera plus de la mort ». Entre *ne plus goûter* de la mort et *ne pas goûter* de la mort, il y a une différence de sens. Le gnostique ne goûte pas de la mort, parce qu'il découvre qu'il est le « Vivant issu du Vivant » (log. 111). Or le Vivant n'est jamais passé et ne passera jamais par la mort : « Heureux celui qui était déjà avant d'exister » (log. 19). Ce *ne plus* est tout à fait inacceptable pour le gnostique. Mais ce qu'il ne peut accepter davantage, c'est qu'une soi-disant autorité, église ou personne, se substitue à lui pour dire comment comprendre la parole, comment en découvrir le sens profond. N'oublions tout de même pas que certains Pères de l'Eglise, qu'on a appelés hérésiologues, se sont élevés contre les gnostiques qu'ils ont accusé d'hérésie parce qu'ils interprétaient l'Évangile d'une façon non conforme à l'Eglise. Le Père Leloup reconnaît pourtant les limites d'une interprétation officielle et « objective ». Il n'est pas tendre pour les scribes et les pharisiens. En revanche, tout se passe chez lui comme si l'Eglise avait les faveurs de l'Esprit pour être l'herméneute par excellence des paroles de l'Évangile parce que « le jour de la Pen-

tecôte, l'Esprit vint sur les disciples — comme des flammes de feu — et ils furent illuminés, incendiés par sa Présence» (p. 70). Pourtant M. Leloup cite Origène qui déjà «se plaignait qu'on n'enseignait plus le sens spirituel des Ecritures et que les prêtres ne faisaient plus leur travail d'herméneutes» (p. 125). Il précise que l'art de l'herméneute est de faire «passer» d'un plan de conscience à un autre...» (p. 125).

L'expression *faire passer* est typique de l'action qu'exerce ou prétend exercer un groupe ou un individu sur un autre. Elle est aux antipodes d'une démarche gnostique, laquelle est strictement individuelle : «Celui qui trouvera». C'est l'aventure du solitaire, du monakhos, parce que personne ne peut se substituer à lui dans l'épreuve de l'unification. Il se sent étranger au monde. Il vit jusqu'à l'angoisse la nostalgie de l'unité originelle et l'épreuve demeure tant qu'il n'a pas transcendé la vision dualiste. Et sa solitude est encore accrue par l'indifférence qu'il trouve partout autour de lui. S'il rencontre par hasard quelqu'un avec qui échanger sur ce qui constitue sa raison de vivre, alors il en éprouve un bonheur indicible. Il se sent réconforté, stimulé. Mais son aventure reste solitaire. Ce qu'il entend ou lit, il l'éprouve en lui-même, pour lui-même. De même, s'il écrit, ce n'est jamais avec l'intention de «faire du bien» mais pour se clarifier lui-même, et, peut-être, pour solliciter l'échange, sans arrière-plan de prosélytisme, sans autre motivation que le bonheur de se reconnaître dans le regard de l'autre.

Le gnostique est choqué à l'idée qu'on puisse se faire pour d'autres l'herméneute de la parole, qu'on ait la prétention de *faire passer* un quelconque message. On voit dès lors tout ce que peut contenir d'arrière-plan apostolique et d'ambiguïté interventionniste un mot comme *herméneute* dans la bouche d'un ecclésiastique. Du reste, l'auteur déplore qu'on ait perdu le sens de l'initiation, du passage. Qui initie qui ? Qui fait passer qui ? Le Père Leloup nous le dit : «L'art de l'herméneute, c'est de faire passer d'un plan de conscience à un autre...» (p. 125). Le gnostique ne fait pas passer. Il se contente de passer, et, étant passé, il se rend compte qu'il n'a pas à faire passer.

LA LIBERTÉ

Une autre aberration, dans l'optique de la gnose, est d'oser déclarer que «l'homme est infiniment libre» (p. 70). L'auteur l'affirme pourtant sans sourciller. On pourrait croire à un état d'âme. Mais c'est bien plus que cela car, dans une autre circonstance, il revient à la charge : «S'il y a un enfer, c'est parce que Dieu est Amour et que l'homme est liberté... Il est capable de dire non...» (p. 135). Dans des circonstances plus banales, on aurait envie de sourire, mais ici, étant donné ce qui est en jeu, on a réellement envie de pleurer.

La démarche gnostique consiste à passer du plan de la personne, c'est-à-dire de l'entité psycho-somatique, à celui de l'Esprit, autrement dit, du déterminisme à la liberté. La distinction des plans ou des niveaux d'être permet justement au gnostique de situer le déterminisme par rapport à la liberté. La personne est la somme de ses conditionnements, ou, si l'on préfère, de ses malentendus. Comment donc pourraient-elle prétendre à la liberté ? La confusion et les errements proviennent d'une grossière erreur d'identité entretenue par la personne qui ne veut pas abdiquer. Le grand sage, Nisargadatta, n'hésite pas à dire : « En Inde, l'idée même de libre-arbitre paraît si ridicule qu'il n'y a pas de mot pour le désigner (Je Suis, p. 77). En Occident, Maître Eckhart dénie toute liberté et toute réalité à la personne lorsqu'il affirme que la créature est pur néant. Même un Paul Valéry, dont la réflexion rejoint souvent celle du gnostique, ne serait-ce que par sa mise en cause radicale de tout l'appareil de la philosophie et de la théologie traditionnelles, ne se fait pas d'illusion sur le « champ » où peut s'exercer la liberté : « Si la liberté existe, elle est certainement si restreinte, ses occasions et ses interventions si rares, le temps qu'elle occupe si bref qu'elle vaut à peine qu'on en parle » (Cahiers, T.I., p. 651, Bibl. de la Pléiade). Cependant, sur le sujet, on ne saurait être plus clair ni plus décisif que Nisargadatta lorsqu'il compare le parcours existentiel à un film : « Rien n'est fait par vous ou pour vous. Tout est dans le film, rien n'est dans la lumière, y compris ce que vous prenez pour vous-même, la personne. Vous n'êtes que la lumière » (Je Suis, p. 507).

Jésus dit de lui-même qu'il est la lumière et il conseille à ses disciples de répondre à ceux qui les interrogent sur leur origine : « Nous sommes venus de la Lumière, là où la lumière est née d'elle-même » (log. 50). Ainsi donc, le gnostique, parce qu'il a reconnu ce qu'il est en réalité en découvrant sa nature et son origine échappe à ce qu'il est convenu d'appeler la fatalité.

LES TENTATIVES DE RÉCUPÉRATION

Le manuscrit de l'Évangile selon Thomas, exhumé d'une jarre en 1945, avait été caché par les gnostiques d'Égypte qui voulaient le soustraire aux pillages de leurs adversaires, les chrétiens. Durant quinze siècles, il échappa aux persécutions et aux destructions qu'eurent à subir les gnostiques et leurs successeurs.

Exhumé depuis à peine un demi-siècle, le voilà de nouveau livré à la critique et à la spoliation. Nos modernes « hérésiologues » ont remplacé les anciens, lesquels s'étaient substitués aux scribes et aux pharisiens. Pour les stigmatiser, Jésus disait : « Ils ressemblent à un chien couché dans la mangeoire des bœufs : il ne mange ni ne laisse les bœufs manger » (log. 102). Ce logion rejoignait celui où Jésus reprochait aux pharisiens et aux scribes d'avoir caché les clefs de la gnose,

de n'être pas entrés et d'empêcher ceux qui voulaient entrer (log. 39). Cependant ces deux logia ne visent pas tout à fait le même genre de profanateurs. Il y a celui qui ostensiblement sousestime et dévalue la parole. Comme le chien dans la mangeoire, il fait de l'obstruction. Mais il y a celui qui ne joue pas le jeu tout en essayant de faire croire qu'il le joue parfaitement. Il a pris les clefs indûment. Elles ne peuvent pas fonctionner à l'étage (au niveau psychique) où il se trouve. N'empêche qu'il se targue de les posséder.

Ainsi, parmi nos modernes hérésiologues, il y a ceux qui cherchent à s'appuyer sur l'exégèse et l'histoire pour démontrer que l'Évangile selon Thomas, malgré certains logia qui laisseraient croire parfois à une tradition parallèle, reste un pâle succédané tardif des Évangiles canoniques. La couleur est annoncée, l'obstruction organisée. Ce n'est comestible ni pour l'interprète ni pour ses lecteurs. Point final ! Les commentaires de M. l'Abbé Ménard sont de cette nature. Nous sommes fixés. Ils rejoignent ceux d'un Kasser ou d'un Doresse. De son côté, Puech, grand universitaire, brûle de complicité secrète pour les gnostiques ; mais sa peur de désavouer les hérésiologues et de se mettre en porte à faux avec la Sorbonne le pousse à des rétablissements peu honorables. Il voulut tout d'abord comparer l'Évangile selon Thomas aux Évangiles canoniques. Mais il dut se rendre compte que l'entreprise était vouée à l'échec et qu'il valait mieux considérer le Nouvel Évangile en lui-même et pour lui-même. C'était une façon d'éluder le problème de l'antériorité et de ne pas se trouver en opposition avec ceux qui ont combattu les gnostiques. Car, en bonne logique et malgré ce que pense le Père Leloup, il est bien évident que si l'Évangile selon Thomas contient les paroles authentiques de Jésus, les doctrines fondées sur la faute originelle, sur le rachat par le sang, sur la Résurrection post mortem, etc... sont à revoir. Ainsi l'Église, relayée par l'Université, a établi au nom d'un Dieu dit Amour un système de croyances, de doctrines et de vérités, système qui n'a jamais été remis en cause ni par l'une ni par l'autre de ces deux instances. Si quelqu'un s'avise de le faire, il est, suivant les époques, soit condamné au bûcher, soit volontairement ignoré. Cette dernière attitude est celle que connaît aujourd'hui le gnostique ; elle correspond à l'effritement actuel des systèmes de valeurs.

Le cas du Père Leloup à propos de l'Évangile selon Thomas est plus complexe, plus subtil, plus ambigu. L'auteur ne s'embarrasse pas de la genèse des Évangiles. Il les met tous sur le même plan. On peut tous les lire avec un esprit catholique ou orthodoxe. Il convient d'écouter ce que dit l'Esprit non seulement aux Églises, aux initiés, mais à tous les hommes. Le discernement ? Pourquoi faire ? On ne va pas s'abaisser à une attitude dualiste donc polémique. On écoute l'Esprit. Il a inspiré les Églises, pourquoi pas nous ? Ce qui fausse tout, c'est qu'on parle de gnose à partir d'un comportement dualiste qui se veut non-dualiste et que tout est mêlé dans un préchi-précha où l'on est invité à construire sa vie sur l'amour de Dieu (p. 112). Il est dit pourtant dans les Évangiles canoniques que celui qui veut

préserver sa vie la perdra. Le beau et gros poisson est oublié au profit de la multitude des petits poissons. Tout est arrangé pour que la friture régale un chacun. Mais le gnostique, le vrai, est absent. On parle de démarche gnostique et en même temps on cite les Pères qui les ont combattus. On est ouvert à Maître Eckhart, à l'Orient. Les citations dans les commentaires le prouvent. Il n'est point besoin pour cela de s'embarrasser de lectures. On pique à droite, on pique à gauche sans jamais indiquer les références.

Je n'écris pas ces lignes avec l'arrière-pensée de faire un plaidoyer «pro domo». Je dis simplement que l'Évangile selon Thomas, préservé pendant 15 siècles, est en train d'être récupéré. Je n'accuse pas telle personne ou tel groupe, je dénonce l'erreur qui consiste à ramener au plan psychique ce qui est d'ordre pneumatique. C'est la pente naturelle du mental que de s'attribuer ce qui ne lui appartient pas, de le rabaisser afin de le rendre comestible au plus grand nombre possible. A cette fin, tout est bon, à commencer par le plagiat. Du reste, le mental ne peut que singer l'Esprit. Il vit d'emprunts, ne subsistant que grâce aux emprunts. Ne s'est-il pas lui-même constitué à coup de mémoire et de projections ? Il triche et quand la tricherie porte sur l'essentiel, la corruption n'en est que plus grave (*corruptio optimi pessima*).

Je n'ai pas à me faire le juge du comportement de telle ou telle personne. Mais il se trouve maintenant que depuis quinze ans j'ai le bonheur d'échanger avec quelques amis sur ce texte unique qu'est l'Évangile selon Thomas, en particulier au sein de l'Association Métanoïa. Je ne cherche pas plus à convaincre qu'à convertir ou à avoir raison. Une complicité des connivences, une fraternité se créent entre ceux qui partagent un même pain. On se stimule, on se conforte dans l'échange. Or apprenant que la source où nous buvons est en train d'être polluée, puis-je rester sans réagir, puis-je m'enfermer dans un silence dédaigneux ? Ou bien, sachant que les pillards ont repéré la demeure du Soi, vais-je m'abstenir d'en informer mes amis ?

Heureux l'homme qui sait
où et quand les pillards pénètrent ;
si bien qu'il se dressera,
rassemblera ses forces
et prendra appui sur ses reins
avant qu'ils ne s'introduisent. (log. 103)

Les pillards, c'est le mental, non pas celui d'un tel — le prétendre serait encore ajouter une division dans un royaume divisé — mais celui qu'on peut appeler Satan et dont l'entreprise globale de spoliation permet de s'affirmer pour subsister. Personne n'est accusé parce qu'il y a personne, mais à un certain niveau quelqu'un peut se sentir visé dans la dénonciation de cette tentative d'usurpation. Si le paradoxe et la contradiction semblent évidents au niveau psychique, ils disparaissent à l'autre niveau, là où il n'y a plus ni récupération ni travestissement.

Emile Gillibert

A PROPOS DU LIVRE DE J.Y. LELOUP

J.Y. Leloup tente la synthèse du Christianisme et de la Gnose. Or c'est tout à fait impossible, car le Christianisme est absolument dualiste et la Gnose, absolument non-dualiste. Cette tentative de récupération paraîtra aux uns comme une extrême malhonnêteté, aux autres comme une faiblesse d'esprit : peut-on parler de naïveté ? Dans la mesure où il peut être dit « quelque chose », cela ne permet pas de dire « n'importe quoi », et de citer St Irénée ou Paul dans un commentaire de l'Évangile de Thomas. Si tout est un, et que l'Un est tout (comme toute vague appartient à l'océan), cette affirmation n'est vraie qu'au niveau fondamental, d'avant les concepts. En fait, elle n'est proférée que pour montrer que la Vérité elle-même doit se briser pour que la seule Réalité se découvre en sa plénitude. Je pourrais très bien prétendre qu'il n'est pas « vrai » que la marque du Père en nous soit un mouvement et un repos... Les mots et la Vérité qu'ils annoncent ne servent qu'à pointer (bien sûr, je pense au bouquin de Balsekar...) en direction de cette Réalité. Le discours ne trouve sa légitimité qu'à montrer la bonne direction. Quand le disciple demande au Maître où est le Bouddha et qu'il lui est répondu : « dans les chiottes ! », j'estime que ce discours a une légitimité bien supérieure à toutes les apparences de validité du discours théologique. Il s'agit d'ajuster au mieux la discipline qui s'impose au mental quand l'ordre du Soi se déploie dans le « processus-être-connu ». Mais quelle est la bonne direction, si les mots en eux-mêmes n'offrent pas de garantie absolue, ou si tous ne sont utiles qu'en fonction de cette orientation, seul et ultime critère ? La réponse est donnée par Jésus : « Cherchez jusqu'à ce que vous trouviez... ». Tous les maîtres gnostiques disent : « Vérifiez ce que j'avance, éprouvez-le ; c'est une force et une sérénité croissantes qui vous indiqueront à vous-même que vous êtes en bonne voie, pas les mots... ». La bonne direction ne peut pas même faire l'objet d'un savoir, elle est découverte de la lumière, simplement. Certains mots peuvent aider, d'autres pas, où même y faire obstacle !

La lumière ! La traduction et l'interprétation du logion 83 par J.Y. Leloup est exemplaire pour la confusion que peut entraîner une telle tentative des contradictoires au niveau verbal. Sous prétexte que le même mot copte peut être traduit par « image » ou « icône » — deux mots qui ont des connotations entièrement différentes, image évoquant le profane et icône, le sacré — J.Y. Leloup se livre à une interprétation totalement erronée du logion : erronée, je le dis tout de suite, parce qu'elle maintient, affermit le dualisme ! Il reconnaît d'abord que la multiplicité des images cachent la lumière. Mais d'après lui, si la lumière qui est dans l'image du Père est si forte qu'elle en occulte son image même, c'est parce que cette image est icône, c'est-à-dire manifestation du Fils, du Christ... Thomas n'est déjà plus le « jumeau » de Jésus comme il l'est pourtant dit au log. 13. Cette interprétation trahit complètement l'enseignement gnostique

qui porte précisément sur la discrimination des images et de la lumière, les unes étant fabrication mentale, l'autre : la demeure du Réel. Toutes les images, en tant que telles, se valent. Soit elles ne valent rien quand j'ignore qu'elles sont un mouvement de lumière. Soit elles sont, toutes sans exception, expression de la splendeur du Réel, quand la lumière qui leur donne vie et même cette espèce de magie, incendie mon regard... Seulement voilà, c'est dans la bonne direction («se connaître» jusqu'à l'anéantissement de la personne) que l'ivresse du mental se découvre comme telle et se guérit, cette ivresse confondant images et lumière, provoquant l'oubli de la lumière par l'idôlatrie des images. Pas d'icône qui tienne ! Quand la réalité et l'omniprésence intrinsèque du Royaume s'imposent, cette lumière abolit la confusion et elle devient alors plus présente, plus évidente que le manège des images. Ici et maintenant, vous percevez le Royaume avec vos yeux : «fendez du bois, je suis là...». Tel est le véritable enseignement de Jésus, qui trouve toute sa cohérence non seulement dans l'Évangile de Thomas mais avec tous les enseignements gnostiques.

Déplairait-il à J.Y. Leloup que j'affirme que cet enseignement est merveilleusement corroboré par les paroles d'un Nisargadatta : et je ne dis pas que l'un sert à renforcer l'autre, car ils illuminent tous deux. Je cite : «Il n'y a que la lumière et la lumière est tout.» (JS 55) «Voyez la lumière et négligez le film.» (JS 249). L'ouverture d'esprit de M. Leloup ne va pas jusqu'à lui faire prendre le risque de passer pour moniste ou panthéiste. Mais qu'importent les mots, nous nous noyons si facilement dans le film. Les images saoulent le mental. Cette ivresse qui nous fait tituber et nous heurter aux réalités provoque une souffrance qui peut, à la longue, nous réveiller. J'apprends alors à me connaître, à discerner l'image et la lumière et je suis ainsi conduit au «secret» de ma véritable identité. Là, l'image révèle la lumière et si elle ne provoque plus d'aberration mentale, toute image se fait icône ! Toute image est perçue présence de lumière ! Cette lumière devient mon maître «en connaissance», qui n'a pas été ternie par les images : «mon» imagination était seule en cause ! Grâce à l'élucidation je suis lumière ! Au prix de l'anéantissement de la personne. J. Y. Leloup écrit : «La Révélation du Christ n'enlève pas le mystère, elle l'approfondit davantage», avec des majuscules significatives. Le gnostique dirait : «l'auto-révélation de la lumière à elle-même, par l'image de la lumière du Père, étend le mystère de l'existence à toute la manifestation dans l'évidence de l'Un que je suis depuis toujours et à jamais.»

R. Oillet

Stephen JOURDAIN : EVEIL, Ed. «Le Temps qu'il fait»
Stephen JOURDAIN : LA FLECHE DE TALC, Ed. «Le Temps
qu'il fait».

Les Cahiers Métanoïa ont déjà parlé dans le numéro 36 de décembre 83, sous le plume de Paule Salvan, de Stephen Jourdain et l'«Unique expérience». Les Métanoïas qui n'auraient pas ce Cahier et voudraient se le procurer peuvent nous le demander.

Nous ne reviendrons pas sur l'excellent article de Paule Salvan, ni sur les affinités que cet article révèle entre le présentateur et l'auteur, affinités d'ordre littéraire, mais essentiellement affinités dans la façon de relater l'unique expérience.

A la bibliographie d'alors, s'ajoutent aujourd'hui les deux opuscules annoncés ci-dessus. Tous les deux portent sur l'unique expérience, sur l'éveil. Celui qui a connu l'éveil peut-il parler ensuite d'autre chose ? La bouche parle de l'abondance du cœur. La plume aussi veut dire sur le papier ce qui demande à être dit. Comme tout vrai gnostique, Stephen Jourdain connaît la solitude au milieu de ceux qui dorment et il a pour le dire des accents d'une fulgurante beauté. On voudrait citer ; mais tout choix est une amputation. Alors laissons à chacun la joie de la découverte de ces deux précieux livrets. Cependant, à titre d'avant-goût, nous reproduisons ci-après un poème tiré de «La Flèche de Talc» auquel on adhère dans un silence émerveillé ou pas du tout.

E.G.

MOI ?

*Au fond, ça va être un éclair de modestie suprême.
La confection personnelle de l'âme, piégée dans cette
lumière, sans frein va confesser sa nature gazeuse.
Toute formation songeuse simulant un solide, toute
mienne créature fraudant hors de son aire — toute
idéologie, vertueusement, va périr.
Hourra ! L'Etre, le Temps, l'Univers, ces piliers, ces
supports derniers — Dieu lui-même : un peu de ma vapeur !*

POÉSIES



le départ existe
dans les légendes
on saute des cases
comme au jeu de l'oie

mais un jour ou l'autre
qu'on le veuille ou non
on les refait toutes

qu'une envie phosphore
à l'aile du miroir
et tout recommence
l'infime vie neuve
l'attente la peur
l'œdème des souvenirs

c'est en vain que
l'on tente une sortie
dans le riche vide ou
la nudité du désert

par chance quelque part
le jeu s'annule
quand le vieil homme
coincé par un ultime instant
se dégonfle avec son absurde
histoire de départ et d'arrivée

Manoune

Note : dans le précédent Cahier, p. 34, le très beau poème de Manoune comporte une faute typographique particulièrement sournoise. C'est : « les poissons poissonnent » qu'il faut lire et non « les poissons poissonnent ».
La Rédaction



Dans la sérénité
des espaces limpides
je me suis abreuvée
aux sources du silence
laissant couler
la vie
sous la rugueuse écorce
et coulant avec elle
en un flot infini...
je regarde
sans peur
frêle esquif de lumière
s'ouvrir les gouffres d'ombre
tombeaux des naufragés
et les navires affolés
s'échouer aux rivages sombres
j'entends
sans tremblement
la plainte des sirènes
appel fatal aux égarés
quand un souffle amical
déchiffre à mon oreille
les signes oubliés...
cependant que
le vent
porteur d'oiseaux symboles
oriente mon sillage
en un courant secret
vers je ne sais quel port :
mais la lumière sait.



Frappés au cœur
ils chantent encore ;
la lumière
est inscrite
au creuset ténébreux
et danse
en irisant les lacs clairs
de leurs yeux...
l'arbre tordu
au vent furieux de la tempête
hurlant et gémissant
des blasphèmes hideux
retrouvera
la paix
des matins immobiles
où une grâce flotte
sur la terre et aux cieux
quand jaillit
le soleil
en un éclat de rire
embrasant l'air
vibrant
en écho infini.
de l'appel mystérieux.

Mireille

comme un théâtre d'ombres
s'élèvent tes pensées
s'enroulant une à une
sur le fil de la vie

est-ce le vent qui emporte
le sourire de tes yeux
à la lune pleine
d'une joie sans objet

tes yeux sont comme un ciel
où passent les nuages
en rondes fantastiques
courant à l'infini

tes yeux sont tout un monde
d'images évanescentes
fuyant l'une après l'autre
sur l'horizon sans fin

tes yeux sont un poème
de rêves inachevés
s'effilochant à l'aube
dans une mer d'oubli

tes yeux sont un miroir
de soleils enlacés
dont le moindre reflet
est ton propre néant

dans la vacuité pure
des nuits de ton regard
une mer immobile
se repose

et si glisse la caresse
des vagues sur tes pieds
tu ne vois plus en toi
que le jeu de l'Unique

Y. Moatty